

BOURBON BUSSET

de l'Académie française

La force des jours

journal IX

nrf

GALLIMARD

Pour L.

18 septembre 1979.

Le monde se conquiert à deux. L. est l'arbre de ma vie. Je mise tout sur elle, elle mise tout sur moi. Il a fallu beaucoup d'années et beaucoup de luttes. Il y a eu beaucoup de détours, d'épreuves, de reculs. Elle est mon âme complice.

Il me faut la voir, l'entendre, la toucher. Le reste, ce sont des histoires que je me raconte parce que je ne puis renoncer à pérorer comme si j'étais le centre du monde. Elle est l'indispensable auditeur à qui je ne finirai jamais de raconter notre passé et notre avenir.

Je ne puis entrer dans la peau de ceux qui, ignorant mon expérience, la mettent en doute. Ils sont sans doute attachés à des causes, à des idées, à je ne sais quoi, et c'est très bien.

Comment tout jouer sur un seul être? Égarement, aveuglement volontaire, crispation sur une parole donnée? Non, rien de tout cela. Il y a eu autre chose qui a poussé lentement comme une plante, autre chose qu'il m'est impossible de définir, imperceptible au début, et qui s'est renforcé à travers l'angoisse et la joie.

Elle est en face de moi, posant sur moi ses yeux inno-

cents et anxieux. Ce n'est rien et c'est tout. Je sais qu'en une telle minute je trouve ma vérité. Jusqu'où peut aller l'accord de deux vies? A cette question, jour après jour, je cherche à répondre.

Quand je la regarde, je vois trembler ses yeux, où je lis tantôt la joie, tantôt la détresse, tantôt les deux mêlées et luttant, je me dis que j'arriverai, en prenant appui sur sa force et sa faiblesse, à aller un peu plus loin que les apparences et surtout que les absurdes tentatives pour les expliquer. Je ne sais, bien sûr, ce que je puis trouver ni même de quel ordre peut être cet ailleurs.

Le temps s'abolit dans l'espace immobile de l'été finissant. Du recueillement de l'amour, de cette attention paisible les arbres, les montagnes, les plaines donnent l'exemple. La nature ne cesse de prier. Au milieu du grand océan du cosmos, l'île que viennent battre les flots de l'angoisse, c'est L. Il n'y a pas la pensée d'un côté, l'amour de l'autre, il y a une pensée-amour, qui est plus forte que la déraison et la mort. Le secret des amants est qu'ils créent un espace dans l'espace, un temps dans le temps. Dans la forêt du monde, l'amour est une clairière.

Au cours de notre périple en Méditerranée, notre première halte fut Rome. Dans la cour du palais Borghèse le soir tombait. Les grandes statues, le feuillage croulant le long des murs, les hautes fenêtres, quelque chose de solennel et de familier qu'on ne respire qu'à Rome donnaient au jeu de l'Amadeus quartet l'irréalité des événements uniques. Puis ce furent le volcan du Stromboli et la masse hérissée de lieux de prière du Mont Athos. Nous avons retrouvé Mycènes où le mystère du paysage ne fait qu'un avec celui des ruines. Au théâtre d'Épidaure, écou-

tant Hermann Prey chanter la cantate de Bach « Ich habe genug », durant quelques minutes, nous sommes sortis du temps. Sur le bateau, Philippe Entremont et l'orchestre de chambre de Vienne nous ont donné la plus belle des musiques. A Stamboul, l'intérieur de Sainte-Sophie nous a saisis comme la première fois. Nous avons découvert les mosaïques de Saint-Sauveur-in-Chora et, en particulier, la Dormition. Nous avons admiré, à Palerme, la chapelle palatine et l'église des Ermites avant de finir la soirée dans le palais où fut tournée la scène du bal du film *Le Guépard*. Près de Calvi, dans l'ancienne abbaye d'Alziprato, Daniel Barenboïm a joué *Les années de pèlerinage*. Liszt était accordé au décor, à la fois raffiné et sauvage. Comme l'an dernier, Maurice André et sa trompette d'or ont été l'âme sonore du voyage.

L'absolu n'est pas de l'ordre de l'Être, il est de l'ordre de l'amour.

L'entendement n'est pas le tout de la pensée, mais quelle est la nature du surcroît qui s'ajoute à l'entendement pour constituer la pensée? Je crois que ce surcroît est le désir d'une structure durable, désir si fort qu'il mobilise l'être entier. La pensée est pensée d'ardeur et de constance.

Croyant ou incroyant, chacun est l'un et l'autre. Le désir crée le sens, l'amour prouve Dieu.

Il y a dans toute parole un résidu indéfinissable qui fait la force de cette parole. Je crois deviner sous mes

phrases un étang de violence et de pitié. Pourquoi cet étang est-il toujours éclairé par la lumière du soir?

'Toute ma vie, j'ai cherché à remonter la pente de mon instabilité. C'est pourquoi je dénonce l'inconstance.

25 septembre 1979.

Entre Jabron et Brenon je regarde L. se détacher sur le fond de montagnes. Son bonheur de les retrouver anime et rapproche ces animaux familiers et figés. Elle me les nomme et chacune, en recevant son nom, me paraît s'incliner. La plaine infertile s'étire vers nous. Quelques maisons à génoise vieillissent, solitaires et solennnelles. Il y a dans l'air non pas du désespoir mais une ironique résignation. Le point d'ironie est mis par le ruisseau qui frétille au milieu des roches qui coulent vers les pâtures abandonnées. L. sourit au génie du lieu et ce sourire fait éclater dans ma poitrine une gerbe de joie.

Chacun de nous a un être à protéger et ce n'est pas lui-même.

Les feuilles s'agitent comme les têtes dans un hémicycle. L'orateur est le vent qui prend à partie le soleil.

Nous veillons ensemble le monde, sa naissance ou sa mort? Le monde est ce nourrisson ou ce vieillard, tout empêtré de sa vie à venir ou vécue, qui ne peut rien faire par lui-même, qui a besoin non pas de l'un de nous mais de nous deux, comme si notre union lui apportait le supplément de forces nécessaire pour survivre. Je ressens cela devant la mer enchaînée, les montagnes qui n'en peuvent plus de s'écrouler sur elles-mêmes, les plaines à

la voix sourde et désolée et les étangs si bizarrement ouverts sur le ciel, à croire qu'un autre ciel dort au fond. Seul, je n'éprouvais rien mais déjà j'imaginais, près de moi, une femme silencieuse, attentive, qui me regardait un peu de côté et qui riait sans bruit quand un oiseau déchirait le paysage. Maintenant elle est là. Mon rêve, en se faisant chair, est devenu plus rêve que le rêve. Le plein est plus mystérieux que le vide, la présence plus riche d'avertissements que l'absence. Cela, je ne le prévoyais pas, je ne pouvais le prévoir. J'aimais le diaphane, le contour à peine esquissé. J'y voyais la promesse d'une absolue pureté, préservée de tout mélange criard. Depuis, j'ai appris la saveur des couleurs et le poids des formes.

De Grégoire de Narck, moine arménien du x^e siècle :

*Je chante la voix du Lion
qui clamaît sur les quatre ailes de la Croix
et s'adressait au Prince des Enfers.
Et le Prince noir, noué de terreur,
tressaillait à cette voix terrible.*

C'est, bien sûr, mon Lion qui a retrouvé ce texte, envoyé jadis par un lecteur.

L'amour pour un être sauve du mirage de la totalité.

L'inégalité économique n'est pas une différence créatrice. Elle entrave le développement des vraies différences. Une certaine égalité économique est la condition de la véritable diversité qui est culturelle. Le débat entre une

droite élitiste et une gauche niveleuse n'a de sens que s'il aboutit au libre épanouissement du plus grand nombre.

Le divorce n'a rien d'immoral mais c'est le signe d'une déficience et d'un échec. Un pays où l'on divorce beaucoup est un pays mal portant, un pays atteint d'une blessure. La plupart des gens assimilent à tort les rapports entre époux aux rapports entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre amis. La relation entre époux est d'un autre ordre. Le mariage est une aventure métaphysique ou il n'est rien.

L. me signale qu'en épigraphie de la première édition du *Meilleur des mondes*, Aldous Huxley a mis ce texte de Berdiaeff : « Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins "parfaite" et plus libre. » Ce texte est étrangement prophétique. Le génocide cambodgien montre que l'utopie politique est en effet réalisable et que sa réalisation mène au désastre et à l'horreur. Pourtant l'homme ne peut se passer de l'utopie. Elle lui est aussi nécessaire que le pain et l'eau. L'erreur est d'introduire l'utopie dans la politique, domaine de l'action progressive, patiente et nécessairement imparfaite. La place de l'utopie n'est pas dans la vie collective mais dans la vie de chacun. L'utopie collective opprime, l'utopie individuelle libère. L'amour contre

vents et marées est une utopie mais la plus réaliste des utopies.

La Seudre coule devant nous, lente comme la véritable Histoire, celle non des États mais des vies privées. Il n'y a pas, dans son cours sans accidents, de noeuds, de tourbillons, de rapides. Elle court paisiblement vers son destin qui est de se perdre dans la mer. Jadis L. se demandait ce qu'elle devenait là-bas, du côté de l'île d'Oléron. Tombait-elle au fond des eaux ou continuait-elle à vivre, à la fois distincte et inséparable de l'Océan? Nos deux rivières, elles, s'unissent sans se confondre. C'est une image impossible et exacte qui prouve qu'il y a dans l'esprit et le cœur une réalité aussi réelle que le réel et peut-être même davantage. Voici que s'avance vers nous le père Rouffineau, le vieux complice de ses sept ans. Nous lui serrons la main. Elle me présente et ce revenant convient avec bonne grâce que je n'ai pas trop l'air d'un Parisien. Nous parlons du temps et des vaches. Ni l'un ni les autres ne sont comme autrefois. Rien n'est comme autrefois. La vie était dure autrefois mais ce n'était pas la même chose, on savait pourquoi on vivait. Tout était difficile mais on était content de vaincre la difficulté.

Il fait nuit mais c'est plutôt la mort du jour que l'arrivée de la nuit. Les étoiles nous tombent dessus. Nous récitions leurs noms : Véga, Deneb, Arcturus, Bételgeuse. La lune qui vient de se lever les pâlit. Le ciel qui tout à l'heure s'échappait vers le haut s'abaisse. On dirait qu'il va frôler la terre. Il y a dans l'air des langueurs d'automne et puis soudain la main froide de la nuit s'abat sur nous et nous nous enveloppons sauvagement dans le manteau de notre tendresse.

30 septembre 1979.

Nous écoutons les *Vêpres* de Rachmaninoff. Les peupliers sont courbés par le mistral comme des pleureuses derrière un corbillard. Le platane se creuse, se répand, s'enroule et se déroule. Toute l'humanité souffrante des taudis, des camps, des prisons, des hôpitaux parle par son corps tourmenté. Nos deux statues de chair se regardent et se sourient. Les nuages dispersés, déchirés par le vent, s'envolent derrière les collines et mon passé, qui n'en est plus un depuis qu'il a trouvé son sens dans la présence de L., s'effiloche comme eux.

La première semaine d'octobre, c'était, dans mon enfance, la semaine de la rentrée.

Quand j'ai envie de savoir qui je suis devenu, je me tourne vers Louis Lavelle qui, au lycée Henri-IV, m'a initié à la philosophie.

J'ai besoin de lui, non comme interlocuteur (il a, depuis longtemps, quitté la vallée où Keats dit que se façonnent les âmes) mais comme intercesseur. J'ai le sentiment que je lui dois des comptes et, du même coup, à celui qui fut son élève à l'âge de seize ans. J'imagine le visage de Lavelle, ce visage ouvert et mobile, saisi successivement par l'étonnement, l'espoir ou la déception à mesure que je décrirais l'itinéraire qui m'a conduit au point où je crois être arrivé aujourd'hui.

Avant de le rencontrer, je rôdais déjà autour de la philosophie. Je soupçonnais que, le jour où ses portes me seraient entrouvertes et où je pourrais pénétrer dans le temple sous la conduite d'un guide averti, tout changerait pour moi, tout basculerait, tout serait à la fois semblable et différent.

J'attendais avec impatience l'année où mon devoir d'état serait de me consacrer entièrement à la seule discipline vraiment digne du nom à la fois excitant et inquiétant d'étude. Je rongeais mon frein en feuilletant les dictionnaires et les manuels, en me récitant la liste des grands esprits qui n'avaient cessé de faire avancer la connaissance, reprenant les choses là où leur prédécesseur les avait laissées, s'appuyant sur lui pour le combattre puis, le combat terminé, lui rendant hommage. Grâce aux programmes de littérature, j'avais fréquenté Pascal, génie d'ombres et de feu. J'étais sorti de la lecture des *Pensées* comme d'un ouragan. Je ne voyais plus rien ni personne du même œil. Je crois bien que je ne m'en suis jamais tout à fait remis.

Pendant les soirées d'hiver au Saussay, je notais fiévreusement dans un carnet mes réflexions, qui me paraissaient à la fois naïves et essentielles. C'étaient des pensées d'enfant, je le savais, mais comment résister à la tentation de coucher sur le papier ces phrases qui éclataient dans ma tête et dont la transcription me remplissait de volupté, comme si j'avais réussi à faire d'elles de consentantes esclaves? Toute la journée, je rêvais des minutes où, seul avec mon carnet, je laisserais s'écouler sur la page comme une vague sur la plage ce que j'appelais mes idées.

Je suis resté tel et de ce vice je n'arrive pas à rougir. Il fait partie de moi. Je n'y ai renoncé que pendant les années où, pris par la préparation des concours ou vidé par le travail administratif et politique, je ne m'appartenaissais plus.

Quand, le premier jour, Lavelle fit son entrée dans la classe, ce ne fut pas la Philosophie qui entra, ce fut un homme grand et fort, un peu gauche, dont la grosse tête ronde rayonnait la compréhension, la bonté et la gaieté. Il mimait devant nous les difficultés et les drames de la

conscience. Il vivait de tout son corps l'effort du philosophe pour atteindre le vrai. Surtout il n'était pas sectaire. Il n'était l'homme d'aucun refus. Peut-être même était-il trop conciliant. Ce n'était pas faiblesse de caractère, c'était conviction que chaque opinion, quelle qu'elle fût, recevait une parcelle de vérité. Cette attitude est devenue la mienne et je ne la répudie nullement. Je constate toutefois qu'elle est souvent gênante car beaucoup la confondent avec la tiédeur.

Le premier sujet de dissertation que nous donna Lavelle portait sur le rêve. Grand rêveur (je le suis demeuré), j'étais enchanté de pouvoir rêver sur le rêve, en arpantant le boulevard Saint-Germain, axe obligé de mes déplacements entre la rue de Lille et la rue Clovis. Je ne me rappelle plus ce que j'ai mis dans ce devoir mais je ressens encore l'excitation que j'éprouvais alors à fabriquer des phrases et à les ajuster. Je n'ai cessé depuis d'associer promenades et rêveries intellectuelles. Je ne trouve pas d'autre expression pour rendre cet état joyeux où les mots viennent se placer dans un ensemble comme des pierres vivantes à l'appel de je ne sais quelle flûte enchantée. Cela reste mon plus vif divertissement. Sans doute ai-je perdu beaucoup de mes illusions sur la possibilité d'atteindre ainsi la vérité. Au fond, j'ai peut-être encore plus d'illusions que jadis mais elles ont pris une couleur plus sombre, moirée comme ces lacs qu'obscurcit le reflet des troncs de la forêt voisine. Je mets le même acharnement à traquer ces êtres étranges, qui ne sont ni de la raison ni du corps, ces apparitions qui laissent dans l'esprit une traînée phosphorescente, qui font battre le cœur, qui ont une odeur d'arrière-pays et même d'arrière-monde. Mon ambition est restée aussi folle mais la mort approche et ma recherche se fait plus âpre. Je suis le chasseur qui

joue, dans un bois touffu que la nuit gagne, la dernière chance de sa journée.

Je revois encore des camarades de ce temps-là. Nos rapports sont les mêmes qu'autrefois, mais je ne leur parle guère de Lavelle. Ils en diraient du bien mais pas exactement celui que j'en pense moi-même, qui est incommunicable. C'est vraiment l'exemple de Lavelle qui m'a encouragé à rêver tout mon saoul, à me griser de métaphysique, à faire de ma cervelle un champ clos pour joutes d'idées et de symboles.

Pourquoi, une fois entré rue d'Ulm, ne me suis-je pas tourné vers la philosophie? Cette question, je ne me la suis pas posée. Je voulais me présenter au concours du Quai d'Orsay. L'histoire et la géographie m'y préparaient mieux. Ainsi, dès l'âge de vingt ans, il y a eu en moi un peu du philosophe manqué. J'avoue que j'en ai pris mon parti. L'emploi de philosophe amateur, de philosophe campagnard, comme je dis aujourd'hui, est un assez bon emploi. Il donne une extrême liberté. Je respecte la philosophie universitaire et je la lis. Mais mon affaire est ailleurs, elle est dans le jaillissement imprévu des mots, tourbillonnant comme des mouches ou des guêpes au creux d'un chemin.

Marchant d'un bon pas entre oliviers et vignes, je parle avec moi-même comme je parlais avec mon frère Charles, quand j'étais en philo et lui en math-élém. Comme nous faisions alors, j'échafaude, à partir d'une idée, un système ou un fragment de système. Le lendemain il n'en reste plus grand-chose mais, quelques jours plus tard, les ruines reprennent figure et sont réemployées dans une nouvelle construction. J'apprends ainsi à ne pas faire une religion de mes propres pensées.

J'en vois trop qui, rassemblant hâtivement à droite et

à gauche des idées, en font un bouclier qui les sauve de l'hésitation et de l'angoisse. Ainsi traversent-ils l'existence, bardés de certitudes qui guident leurs discours mais non leur vie. Qui a jamais réglé sa conduite sur une doctrine?

Une morale, c'est autre chose mais la seule morale qui compte, c'est celle qu'on se forge. La mienne s'est construite comme un nid ou une ruche. Elle ne découle ni de l'enseignement d'un seul homme ni de la lecture d'un seul livre. Une phrase attrapée à la volée, un regard, une intonation, autant d'intersignes qui, peu à peu, l'ont faite. Je ne puis la résumer en quelques phrases mais je sais qu'elle est là, comme un acteur dans les coulisses, prête à entrer en scène quand j'aurai besoin d'elle. Je la reconnais dans la générosité selon Descartes. Je me suis inventé cet ancêtre après avoir perdu de vue pendant de longues années ce douteur intrépide, chez qui le doute est signe non de faiblesse mais de force. C'est un bon compagnon que ce hardi cavalier. Et je sens peser sur moi son œil noir quand, d'aventure, je cède aux attractions de nos modernes Nostradamus.

A dire vrai, ils ne m'attirent guère, pas plus que ne m'ont attiré leurs devanciers. Je m'intéresse à eux parce que je ne veux rien exclure, ni rien négliger. Cependant il y a, chez eux, une volonté de mettre tout dans tout qui me donne le tournis. Leurs doctrines tiennent de la salade mixte. Il y a de tout un peu et l'essentiel est l'assaisonnement, qui est fortement poivré. Leur poivre à eux, c'est le goût du secret, le culte du mystère, la longue et difficile initiation. Bref, cela tient de la secte et j'ai horreur des sectes. Je crois bien que leur sectarisme m'aurait détourné des premiers chrétiens. Mon tempérament libertaire aurait refusé leur intolérance.

Le tempérament propose mais il ne doit pas disposer. Je m'en suis rendu compte assez vite et je puis dire que j'ai passé ma vie à récuser le côté conciliant et tolérant de mon caractère. Dans les années de l'adolescence où la grande interrogation est de savoir si on sera un homme dans la pleine acception du terme, je suis allé jusqu'à me durcir volontairement. Et mes parents s'étonnaient de voir l'enfant doux et confiant transformé en jeune homme indifférent et cynique.

Dans le royaume d'ombres des idées j'ai fait de même. J'ai cherché à structurer mes impressions, mes rêveries, mes élans. Ce travail, je le poursuis et il est loin d'être terminé. Peut-être ce problème d'hygiène intellectuelle est-il commun à tous? Il est difficile de recueillir des confidences dans ce domaine. La recherche de l'équilibre entre l'intelligence et la sensibilité, nul n'ose en parler, de peur de devenir dangereusement vulnérable. Chacun veut paraître esprit dur car chacun se sait tenté d'être esprit mou. Je parle, bien entendu, des esprits libres et non de ceux qui, doutant fondamentalement d'eux-mêmes, se jettent, corps et âme, dans la première doctrine venue.

Je crois qu'il faut des structures pour sauver les désirs. Le désir anime la structure, la structure renforce le désir. Tout ce qui paraît contrainte, obstacle, règle, limite est la condition du développement du désir. Dans le fini d'une structure se développe l'infini du désir. L'image de la farandole à l'intérieur d'une salle de danse le montre assez bien. Cette farandole (que les mathématiciens appellent ribambelle à l'intérieur d'un cercle) ne prend sa consistance que resserrée dans des limites précises. Sinon elle s'égaille et se disperse.

« Les lois tirent leur autorité de la possession et de l'usage, dit Montaigne. Elles grossissent et s'ennoblissent

en roulant, comme nos rivières. » Ainsi fait la structure. Le désir qu'elle canalise devient plus fort et plus constant. La structure sauve le désir, le désir se structure ou meurt. Hors des vaisseaux le sang se perd.

La fidélité est autre chose qu'un serment de soi à soi, un point d'honneur, elle est le mouvement par lequel le désir, en se donnant une structure, se fortifie et brave le temps. La structure n'est rien par elle-même mais, quand le désir la vivifie, elle devient dynamique et créatrice.

Tout créateur connaît la fécondité des obstacles qui sont non des entraves mais des moyens et des points d'appui. Les limites, les règles aident l'esprit. L'obstacle est le tremplin de l'invention.

5 octobre 1979.

Les sangliers ont dévasté le jardin du Lion. Bégonias, impatiences, iris et delphiniums ont été déterrés. C'est un champ de bataille que le Lion, au bord des larmes, a parcouru ce matin. Nous avons recruté au Café des Négociants un brelan de chasseurs résolus qui, accompagnés de leurs six chiens, se sont mis en campagne. Comme le dit notre ami le maçon, « bien sûr, il faut les tuer, mais cela fait plaisir qu'il y ait toutes ces bêtes, cela met de la vie ».

Que poursuis-je, à travers le visage de L.? Rien, mais c'est L. qui me permet d'aller au-delà, de franchir le mur qui se dresse. Bien sûr, ni elle ni moi n'y sommes pour rien. Nous n'avons fait qu'une chose : nous avons accepté de recevoir. Une force me fait mettre L. au-dessus de tout. Si je disais non à cette force, je placerais L. sur

une étagère parmi les poupées de l'art, de la politique et de la pensée.

Tout se passe comme si l'homme était porté par je ne sais quelle anomalie à récuser le privilège qu'il est seul à posséder de pouvoir orienter son destin. Le cerveau humain se construit lui-même mais l'humanité tend à se ravaler au niveau des insectes sociaux. Comment ne pas penser que l'homme trahit sa nature dès qu'il perd de vue l'individu créateur?

Ceux qui s'aiment doivent être étoiles doubles : tourner fidèlement autour de l'autre, à distance.

Chez beaucoup d'artistes, la violence fait manquer la force. La retenue fait mieux les affaires de la force.

Les succès, les plaisirs endorment, font patienter. Ils n'ont aucun rapport avec le sentiment qu'on n'est jamais arrivé, qu'il y a plus loin un chemin qui conduira encore plus loin, que maintenant, c'est toujours et ici, au bout du monde.

« Un véritable amour rassemble autour de ce qu'il aime toute la terre », écrit le père Couturier.

Entre la liberté en extension et la liberté en intensité il faut choisir. Le choix qu'a fait L. a entraîné le mien, ses yeux résolus et abandonnés m'ont convaincu.

9 octobre 1979.

Nous descendons à Valprivas chez notre ami le musicologue Carl de Nys. En ce haut lieu de la musique nous

BOURBON BUSSET

La force des jours

Du 25 août 1979 au 19 janvier 1981, l'auteur poursuit en silence, à l'écart du monde, le secret d'une réflexion nourrie au jour le jour par le bonheur et les malheurs. Il note entre autres choses : « Celle que j'aime et mon œuvre sont aussi inséparables que l'aubier et l'écorce. Mon journal est, à partir de L., *une métaphysique éclatée de l'amour.* » On ne pourrait mieux résumer le matériau premier d'une pensée dont L., sa femme surnommée le Lion, est l'arbre vivant bénéfique.

Jacques de Bourbon Busset rêve à voix écrite la foule de ses souvenirs autant que sa vie présente. Ainsi parle-t-il de la Résistance et de ses postes au Quai d'Orsay, de la guerre, des personnalités devenues ses amis, de ses lectures, du jardin cultivé par Laurence. Sa vie est une source foisonnante d'évocations où la lucidité, affinée quotidiennement par la solitude auprès de la femme aimée, finit par construire la saga d'un amour à toute épreuve, enracinée au sol de notre époque.

nrf

60 F TC

Prix de lancement

54 F TC

jusqu'au 1/3/1982

Extrait de la publication

82-I
A 27875

ISBN 2-07-027875-1